BnF Gallica

Choix de contes pour les enfants (par Bronner et Berquin)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Bronner, Franz Xaver,Berquin, Arnaud (1747-1791). Choix de contes pour les enfants (par Bronner et Berquin).

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

CHOIX
DE
CONTES POUR LES ENFANTS.

PARIS,
LOUIS JANET, LIBRAIRE,
RUE SAINT-JACQUES, N° 59.

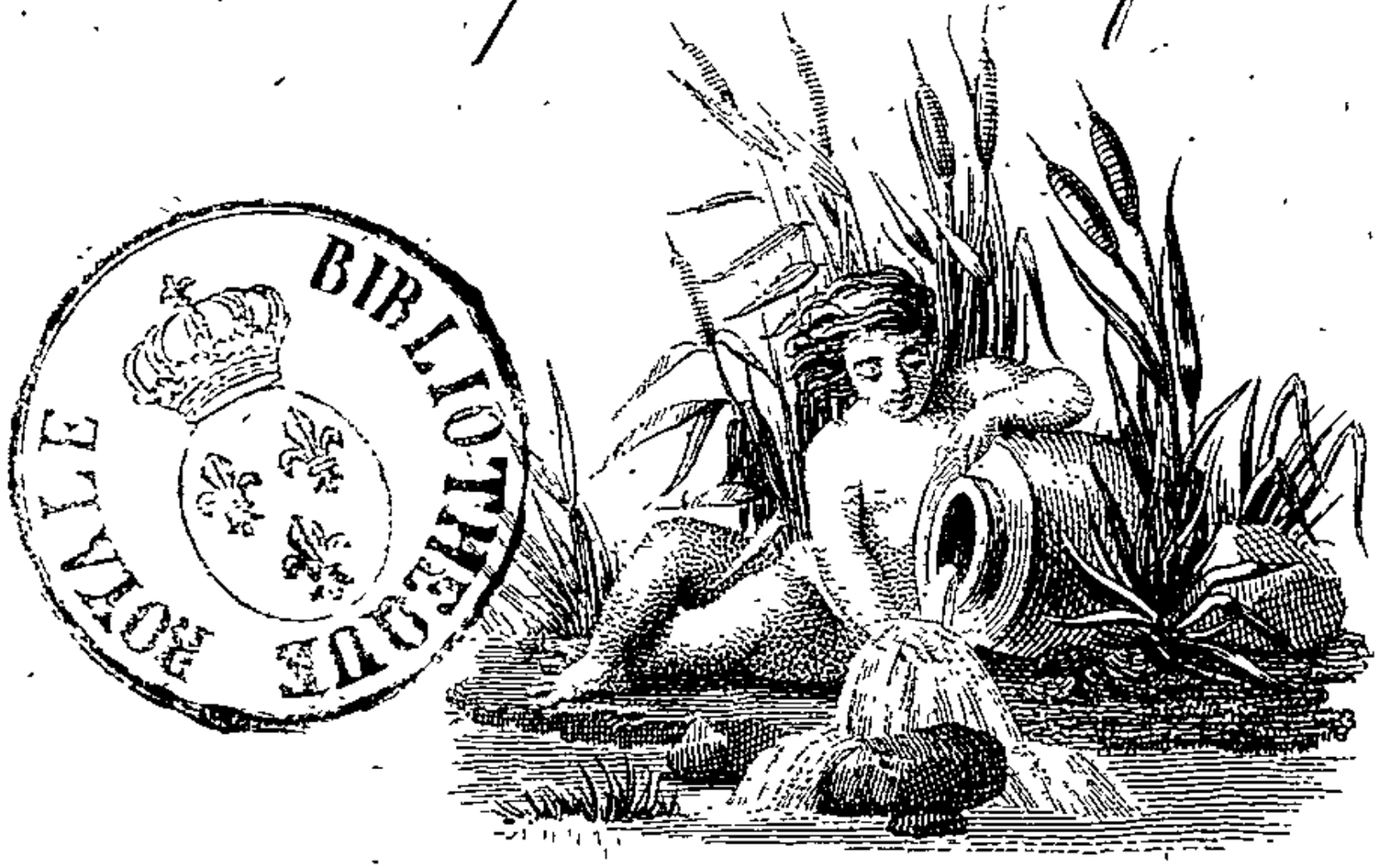
CONTES

DE BRONNER.

9/02

22995

CHOIX
DE CONTES
pour les Enfants.



A PARIS
Chez Louis Janet, *Libraire, Rue St. Jacques N.° 59.*

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Les Contes du Papa Bronner jouissoient en Suisse et en Allemagne d'une trop grande réputation pour ne pas mériter les honneurs de la traduction dans notre langue. C'est avec la certitude de plaire à l'enfance, et surtout de la récréer utilement, que nous les publions pour la première fois en France.

Gessner donnoit au papa Bronner le surnom d'*Ami des enfants*, titre que justifia si bien aussi notre aimable et vertueux Berquin. Nous avons donc cru ne pouvoir mieux faire que d'ex-

traire les huit plus jolis petits contes de Berquin, pour les placer à la suite de ceux de Bronner. Ainsi se trouvent réunies les productions de ces deux amis de l'enfance et de l'humanité.

LE PAPA BRONNER.

J'ÉTOIS occupé à chercher dans ma bibliothèque un livre que j'avois promis la veille au petit Hippolyte; car il avoit lu sa leçon comme un ange, et récité sans faute une fable de La Fontaine.

Hippolyte, qui se rappeloit très bien ma promesse, s'étoit levé plus matin que de coutume : je le vis accourir près de moi. Bonjour, papa, me dit-il en m'embrassant : Bonjour, mon fils,

lui répondis-je ; et la conversation suivante s'établit entre nous.

HIPPOLYTE.

Le joli livre que tu tiens dans tes mains ! Est-ce celui que tu m'as promis ? Y a-t-il des images ?

MOI.

Beaucoup.

HIPPOLYTE.

Oh ! le gentil petit garçon que voilà ! Que fait-il donc ?

MOI.

Il joue avec l'eau qui coule de cette urne. C'est ainsi que, par une image, on représente un ruisseau sous une forme humaine. Cet enfant démontre que les ruisseaux sont petits, par opposition aux rivières et aux fleuves. L'urne de laquelle l'eau s'échappe, indique sa source, c'est-à-dire l'endroit, soit grotte, fente de rocher, ou autre lieu semblable, d'où l'eau commence à couler sur la terre. Les joncs et plantes que tu vois à côté, naissent dans l'eau ou dans les endroits humides. Cette petite figure et tout ce qui l'entoure

rassemblent donc les idées qu'on peut se faire d'un ruisseau.

HIPPOLYTE.

Je comprends... mais de quelle manière représente-t-on une rivière ou un fleuve?

MOI.

Pour une rivière, on offre une femme à la place d'un enfant; pour un fleuve, on met un homme; et l'on augmente, à proportion, pour les deux, le volume d'eau qui s'échappe de leurs urnes.

Maintenant, mon ami, veux-tu savoir pourquoi ce ruisseau

a été représenté sur la première page de ce petit volume? Écoute : Un jour je me trouvois sur une place de la ville qu'on nomme Zurich. J'y regardois une statue de pierre représentant un homme à longue barbe, tenant dans ses mains un filet rempli de poissons.

— Pourrois-tu, mon ami, m'apprendre comment s'appeloit cet homme, dis-je à un petit garçon à-peu-près de ton âge, qui passoit devant moi pour éviter une paume que lui jetoit un de ses camarades?

— Quoi! Vous ne le savez pas! C'est le bon papa Bronner, me répondit-il.

MOI.

Le papa Bronner!

L'ENFANT.

Ne connoissez-vous point ses jolis Contes d'enfants de pêcheurs? Oh! ma mère m'en fait lire un tous les soirs, et c'est moi-même qui, de l'argent de mes étrennes, les ai achetés chez messieurs Orell et Gessner, libraires, qui demeurent tout là-bas.

J'allai chez le bon M. Gessner, et lui demandai les *Contes de Bronner*. « Je m'enorgueillis d'en être l'éditeur, me dit-il;

j'y ai fait peu de suppressions, et je n'y ai ajouté rien autre chose que ce petit ruisseau de mon invention. »

— Qui donc étoit-ce que ce M. Bronner?

— C'était un savant, reprit Gessner, et mieux que cela encore, l'ami des enfants et de tous ceux qui les aiment.

— Il sera le mien, répondis-je, et j'achetai son livre que voici.

HIPPOLYTE.

C'est celui que tu m'as promis hier, n'est-ce pas?

MOI.

Oui, mais il est en langue allemande; je vais donc te traduire en françois les six historiettes qui sont le plus à la portée de ton âge.

LE PETIT JOSEPH.

LE PETIT JOSEPH.

Une pauvre femme, nommée Anna, dont le mari étoit mort depuis quelques années, vint un jour trouver Simon, son nouveau voisin. «J'ai sept enfants, lui dit-elle; ils sont encore bien jeunes, et moi je suis si foible que je ne puis assez travailler pour leur gagner du pain; soulage-moi, brave homme: le ciel t'a fait riche; aie pitié d'une pauvre mère et de ses enfants: prends-en un chez toi; enseigne-lui à manier la ligne et les filets,

afin que, plus âgé, il puisse gagner sa vie. » Anna prioit d'une voix suppliante, ses mains tendues vers le brave Simon; il en fut tout attendri : « Eh bien, lui dit-il, demain j'irai chez vous, « et je choisirai parmi vos enfants celui auquel je veux tenir « lieu de père; en attendant, prenez ces fruits, ce pain; allez, « bonne mère; portez le tout à vos enfants : j'irai vous voir « demain. »

Le lendemain Simon dirigea son bateau vers la cabane où demeuroit la pauvre Anna. Il attachoit son bateau aux branches d'un saule, lorsqu'à travers son feuillage il aperçut les enfants d'Anna courant dans la prairie vers la rivière. Ils pa-

roissoient se disputer. « Oui, disoit Joseph à ses frères, il faut « leur rendre la liberté : notre mère l'a dit ; ce sont de gros pois- « sons qui se vendent bien ; mais c'est maintenant la saison où « ils se multiplient, et il seroit dommage de les garder. » En disant ces mots, Joseph, les mains élevées sur sa tête, tenoit un filet rempli de ces gros poissons, et se rapprochoit toujours des bords de la rivière, tandis que ses frères s'agitoient autour de lui. — « Donne-nous ces poissons, crioient-ils ; nous pren- « drons des épines aiguës, nous leur crèverons les yeux, nous « arracherons leurs nageoires, et nous verrons s'ils peuvent, « après cela, se diriger encore dans l'eau. » — « Non, répon-

« dit Joseph, non, mes amis ; il y auroit de la cruauté à tour-
« menter de la sorte ces pauvres animaux. Vous savez bien
« que notre mère n'aime point cela. Venez ; vous allez voir avec
« quel plaisir ces beaux poissons vont se retrouver dans la ri-
« vière. » — Les enfants se trouvoient alors au bord de l'eau. Joseph se penche sur un rocher, et ouvre aux poissons l'ouverture de son filet. — « Que fais-tu ? répétoient ses frères en s'ef-
« forçant toujours de le lui arracher. » — Les imprudents, sans le vouloir, poussèrent Joseph qui tomba dans l'eau, la tête la première. Tout aussitôt, dans l'effroi qui les saisissoit, ils se mirent à courir vers la cabane. Toutefois Joseph se débattoit

dans l'eau; il eût péri; fort heureusement Simon s'empressa de voler à son secours, et le conduisit vers sa mère : — « Je ne « vous le rends point, lui dit-il, c'est lui que je choisis : il est « bon et humain. » — Que faisoient ses frères pendant ce temps-là? honteux et craintifs, ils étoient allés se cacher dans le fond de la cabane. En voyant Joseph heureux, ils eurent plus d'une fois sujet de se repentir de n'avoir pas mérité la préférence du bon pêcheur.

L'AMOUR-PROPRE.

Le jeune Auguste se faisoit une grande fête de cueillir de ces fleurs jaunes qui croissent aux sommités des joncs. Lorsque sa mère le croyoit au jardin, Auguste couroit à l'étang qui en étoit tout proche, et là, cherchant des yeux les joncs fleuris les moins éloignés, il s'enhardissoit à les aller couper. Parfois il réussissoit, mais souvent aussi il se trouvoit pris dans un terrain fangeux, d'où il ne pouvoit plus se dégager. Alors il se mettoit à pleurer et à crier au secours, jusqu'à ce qu'un passant vînt le ti-

L'AMOUR-PROPRE.

rer de là. On le grondoit en le ramenant à sa mère qui le grondoit bien plus encore à son tour : alors Auguste promettoit de ne plus retourner aux joncs ; bien sûr, bien sûr !.. mais le désobéissant ! il y retournoit toujours.

Un jour donc qu'il venoit de cueillir de ces fleurs jaunes, ses pieds s'enfoncèrent plus que de coutume encore dans le terrain fangeux ; alors il pleura et cria au secours, selon son habitude. Un voisin qui, par bonheur, revenoit de la pêche, le prit entre ses bras pour aller le remettre à sa mère ; mais Auguste se désoloit en songeant qu'il alloit être grondé.

En ce moment sa mère sortoit de sa cabane. Lorsqu'elle vit

Auguste tout mouillé, tout couvert d'un limon jaunâtre, elle devina de suite ce qui venoit d'arriver. — « Méchant! méchant « garçon! dit-elle; est-ce ainsi que tu tiens tes promesses? Tu « finiras par te noyer. »

Tandis qu'elle le grondoit en l'essuyant de son tablier, le pêcheur qui l'avoit ramené jouoit avec la petite sœur d'Auguste, et lui disoit : « Lise, ma petite Lise, donne-moi « donc un baiser. Vois la jolie pomme, comme elle est rouge: « je te la donne si tu veux m'embrasser; » et la pauvre petite se pressoit contre sa mère, et, craintive, cherchoit à se cacher, tandis que le pêcheur lui répétoit : « Tu ne veux

« donc pas me donner un baiser ? » — « Oh ! je sais bien pour-
« quoi, dit alors Auguste. » — « Pourquoi donc ? reprit la
« mère. » — « C'est à cause de sa barbe qui pique, répond celui-
« ci. Dernièrement il lui donna aussi une pomme pour un baiser ;
« mais il lui frotta tellement les joues, qu'elles devinrent plus
« rouges que sa pomme, et ma sœur se mit à pleurer. Voilà
« pourquoi elle ne veut plus aujourd'hui l'embrasser. »

— « Vois-tu, dit la mère, vois-tu cet enfant ; elle a plus de
« raison que toi : elle évite ce qui lui a fait du mal ; et toi, tu vas
« toujours barbotant dans l'eau, au risque de te noyer ! n'as-tu
« point de honte ? »

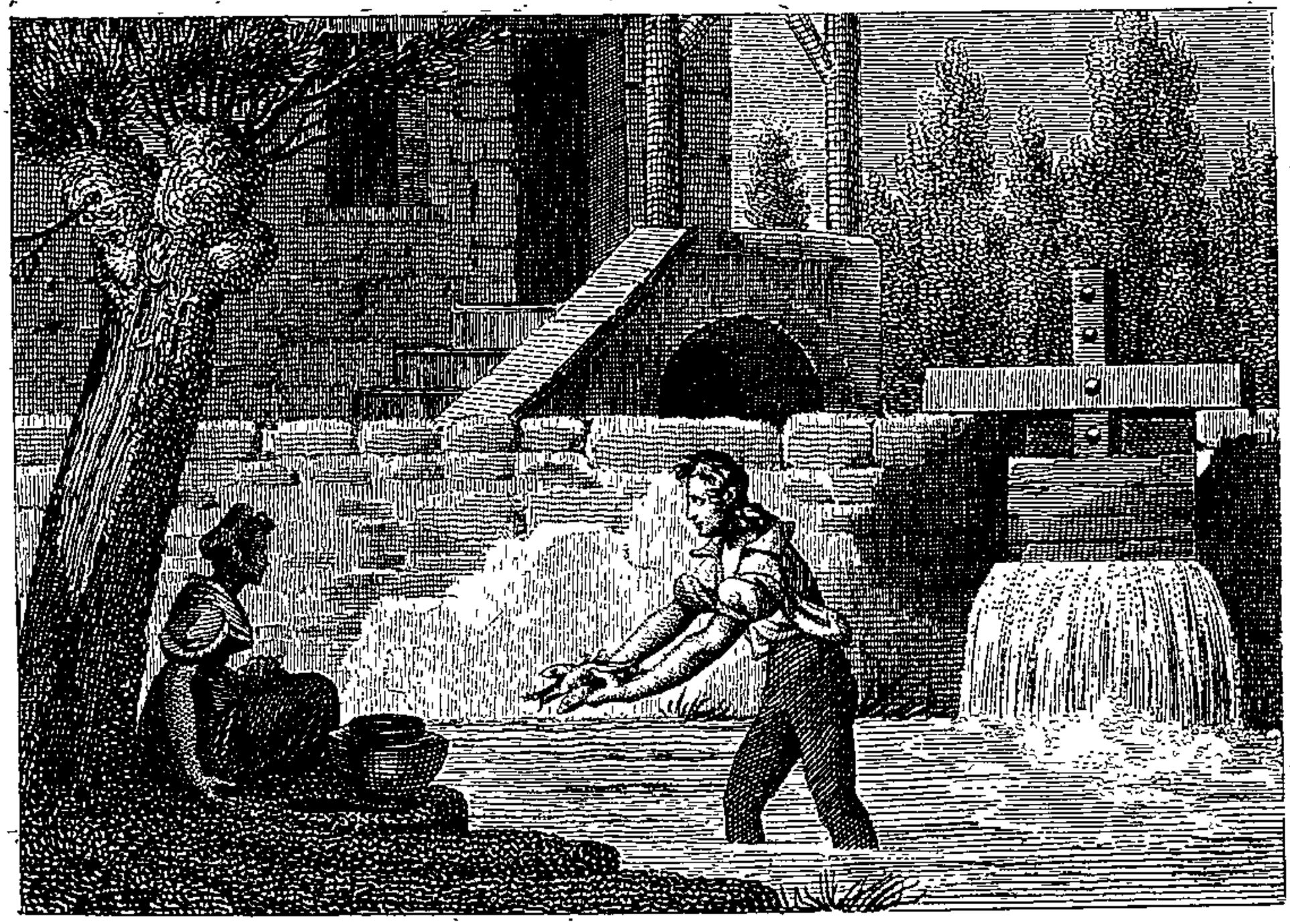
Ce reproche éveilla l'amour-propre d'Auguste : il rougit et alla se cacher dans un coin de la cabane, le visage couvert de ses mains, et tourné contre la muraille. Là, silencieux et réfléchi, il se promit bien à lui-même de n'être plus si étourdi ; et cette fois il tint parole.... Ce n'est pas qu'il eût renoncé à cueillir de ces fleurs jaunes qui lui plaisoient tant ; mais il alloit trouver le bon pêcheur, et le prioit de le conduire, dans son bateau, près des joncs fleuris. Il retournoit ensuite gaiement vers sa mère, et lui disoit : « Vois-tu, bonne maman, des fleurs, beaucoup de « fleurs; et je ne suis pas allé dans l'eau : regarde. » Et la

bonne mère s'enorgueillissoit de son cher Auguste, que l'amour-propre avoit rendu si obéissant.

LE MENSONGE.

Dois-je te faire un conte, mon petit Henri? mais si ce conte alloit te rappeler un de tes défauts, n'en seras-tu pas fâché? — « Non. » — Eh bien, écoute. »

Le jeune Antoine, joli garçon, bien espiègle, comme toi, mais aussi quelquefois volontaire et méchant, avoit fait un mensonge à son père, et c'est mal, tu le sais bien? L'après-midi du même jour, il s'acheminoit vers l'écluse du moulin,



LE MENSONGE.

pour prendre sous les cailloux des petits poissons et des écrevisses. Sa plus jeune sœur Lydie l'accompagnoit, portant un grand pot de terre. — « J'ai bien peur, mon cher frère, di-« soit Lydie, que tu ne le remplisses pas aujourd'hui. Notre « bonne maman nous répète toujours : Point de bonheur pour « les menteurs. »

— « Que tu es crédule ! reprit Antoine en souriant ; tu vas « voir. Je sais, depuis hier, une nouvelle manière de prendre « des poissons. Vois-tu ce suc d'orties dont je me frotte les « mains ? » — et, après qu'il les eut bien frottées, il descendit dans le ruisseau, et prit le pot de terre des mains de sa sœur,

qui, assise sur le gazon au pied d'un saule, le laissoit faire.

—« Regarde, petite sœur, disoit-il en lui montrant ses « mains pleines de poissons, comme ils viennent aujourd'hui me « trouver. On diroit qu'ils ont du plaisir à se laisser ainsi pren- « dre; eh bien! crois-tu maintenant que je ferai bonne pêche?»

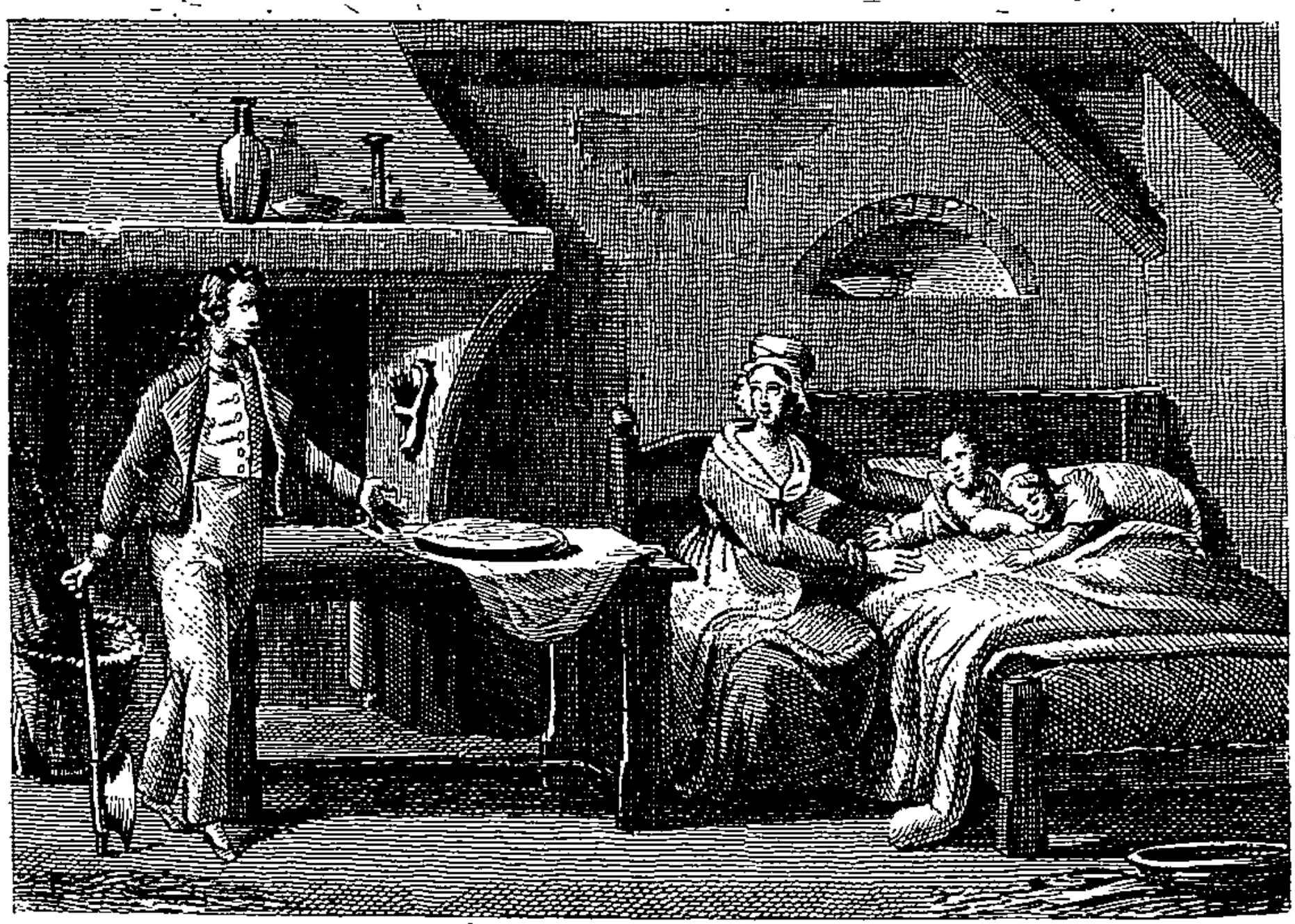
—La bonne petite regardoit et se disoit tout bas: « cependant « il a menti ce matin. » Mais Antoine continuoit à prendre des poissons à pleines mains, et il ne manquoit point, à chaque fois, d'en tirer vanité. Lydie étonnée commençoit presque à penser que le bonheur n'étoit point aussi ennemi du mensonge qu'on vouloit bien le dire. Antoine avoit rempli le pot de terre; il vou-

lut remonter sur les bords du ruisseau, qui se trouvoient garnis de vieilles planches recouvertes de mousse. Tout-à-coup elles rompent sous le poids de son corps, et le voilà tombant avec le pot et les poissons qui eurent recouvré bientôt leur liberté.

La petite Lydie courut tout effrayée au secours de son frère. —« Que ne me croyois-tu, lui disoit-elle, après l'avoir aidé à « se relever! Que ne me croyois-tu, quand je te rappelois ces « paroles de notre bonne mère : Pour les menteurs point de « bonheur. »

LE GATEAU.

« Chère Ina, tu auras aujourd'hui de ce gâteau que tu aimes « tant, car je vais au village porter au bailli un brochet que je « viens de prendre dans le grand étang. Entends-tu comme il se « débat dans ma hotte? Oui, réjouis-toi, chère petite sœur, je « serai bientôt de retour. » C'est ainsi que parloit le jeune Alphonse, appuyé sur son bâton, devant la fenêtre de la cabane de son père; et il ne tarda point à s'éloigner en faisant craquer



LE GATEAU.

là neige sous ses pas. Arrivé chez le bailli, il échange son poisson contre un de ces bons gâteaux que faisoit la gouvernante; et tout joyeux il s'en retournoit vers sa demeure.

Au bout du village qu'il traversoit, se trouvoit une vieille maison habitée par une veuve infirme, pauvre, et qui n'avoit point un fils comme Alphonse pour la soutenir. Quoique l'heure du jour fût avancée, les volets de ses fenêtres étoient encore fermés. Ses deux petits enfants dormoient sous une mauvaise couverture, tandis qu'assise près d'eux, l'infortunée attendoit leur réveil. Le froid l'avoit saisie; car la bonne femme manquoit de bois pour se chauffer; cependant l'hiver étoit des plus rudes.

Elle avoit voulu ouvrir un volet de sa fenêtre ; mais le bruit et le grand jour avoient réveillé le petit Joseph, qui se mit à crier : « Maman ! du pain, j'ai faim ! » — « Mon ami, lui dit sa « mère, aie un peu de patience jusqu'à ce que je puisse aller « chez le boulanger ; dors encore quelques instants. » — « Oui, « bonne maman, reprit Joseph ; je veux me rendormir ; mais « ferme la fenêtre, car le jour me tiendroit éveillé ; » et le pauvre petit se reblottit sous la couverture, pendant que la mère refermoit le volet en s'écriant : « Grand Dieu ! des enfants et pas de pain ! »

C'est en ce moment qu'Alphonse passoit devant la maison.

— « Salut, bonne femme, dit-il, en s'approchant de la fenêtre; « d'où vient qu'en plein jour vous fermez vos volets? vous ne « répondez pas... vous pleurez !... »

— « Bon jeune homme, répondit-elle, il fait si froid! Je n'ai « pas de bois, pas de pain; je suis malade, et ces pauvres en- « fants !... » — Alphonse voulut entrer. — « Dieu de miséricorde! « s'écria-t-il, cette chambre est glacée! » — A cette exclamation d'une voix étrangère, le petit Joseph releva de nouveau sa couverture, et sa petite sœur Marie s'éveilla aussi. — « Du « pain! crioient-ils ensemble, bonne maman; brave homme, « du pain! » — « Patience, mes enfants, dit leur mère, ne tour-

« mentez pas ce jeune ami. Vois, Marie, regarde par la fenê-
« tre : les jolis arbres ! comme ils sont blancs ! » — « Ah ! bonne
« maman, répliquoit la petite, si du moins il y avoit encore
« des pommes dessus.... J'ai faim ! »

— « Prenez, prenez ceci, dit Alphonse, et il déposa son
« gâteau sur la table ; il faudroit être aussi froid que cette
« neige pour résister à ce que j'entends. Mangez, et pendant
« ce temps, moi, je vais vous aller chercher du bois. »

Il s'empara d'une coignée, courut vers la forêt ; et bientôt il eut fait sa petite provision. Déja, il s'en retournoit au village, lorsqu'il fut brusquement arrêté par un garde-chasse : — « Co-

« quin, lui dit cet homme, en lui posant son fusil sur la poitri-
« ne, je t'apprendrai à venir voler du bois. — « Veuillez m'en-
« tendre, répondit Alphonse. » — « Silence! reprit le garde.»
— « Conduisez-moi du moins chez le bailli. » — « Il viendra
« s'il veut, te voir en prison. »

Alphonse trouvoit qu'il étoit bien dur d'être traité comme un voleur, pour n'avoir fait qu'obéir à un sentiment d'humanité. Il se résigna cependant, et suivoit le garde. sans rien dire, lorsque le bruit des cors et des aboiements se fit entendre. Un cerf qu'on chassoit, renverse dans sa course le garde. Alphonse s'empresse de le relever. Sur ces entrefaites, le seigneur survint

et demanda ce qui venoit de se passer. Le garde fit alors son rapport. Alphonse, à son tour, fut entendu; et son récit intéressa tellement le seigneur, qu'il voulut accompagner ce bon jeune homme chez la pauvre veuve. Le garde eut ordre de les y suivre, et de porter lui-même la charge de bois, pour laquelle il avoit fait un si grand bruit. Il falloit voir, quand ils arrivèrent, la joie de la bonne mère et de ses enfants, l'expression naïve de leur reconnoissance, les caresses qu'ils prodiguoient à Alphonse. — « Brave femme, dit le seigneur, je vous prends à « mon service; vous me suivrez au château avec vos enfants; « et désormais, vous ne manquerez plus de rien. Et toi, jeune

« homme, toi qui m'as procuré l'avantage de t'aider à faire une « bonne action, je te nomme mon garde-chasse à la place de ce « brutal. » — « Grace, grace pour lui! dit soudain Alphonse; « ce sera ma plus douce récompense. Que ce jour ne fasse ici « que des heureux!... » — « Digne jeune homme, tu mérites « plus que personne d'être heureux toi-même, reprit le sei- « gneur; eh bien! je lui laisse donc sa place, puisque tu m'en « pries de si bonne grace; mais je te donne le grand étang, et « les deux bateaux qui s'y trouvent avec leurs filets; tu m'appor- « teras le premier brochet que tu prendras; en voici le prix: « cette bourse renferme cent louis; tu auras ainsi les moyens

« d'acheter à ta petite sœur des gâteaux, comme ceux que fait « la gouvernante du bailli. »

Vous voyez bien, mes amis, disoit le vieux père d'Alphonse, quand son fils, de retour, eut raconté son histoire, vous voyez bien que le bonheur suit les bonnes actions.

LE VAUTOUR.

LE VAUTOUR.

Les glaces de l'hiver achevoient de se fondre ; le
étoit de retour ; le soleil n'étoit pas encore levé
chantoit ; le pâtre des montagnes appeloit en siffl
fidèle, qui l'aidoit à diriger ses brebis sur de verts
lorsque Maria, la bonne Maria, sortit de sa cab
deux petits enfants ; elle les fit placer au fond
qu'elle détacha du rivage, et tantôt se poussant su

tantôt appuyant avec une longue perche contre le fond de la rivière, elle parvint à remonter jusqu'à une place où la veille elle avoit étendu ses filets.

Elle attacha son bateau à un saule, et, un peu plus loin, remontant vers un endroit où l'eau paroissoit à peine recouvrir les cailloux sur lesquels elle couloit, la bonne mère dit à ses enfants : « Asseyez-vous sur le sable, jouez bien, ne vous « disputez pas, et sur-tout gardez-vous bien d'entrer dans la ri- « vière : vous pourriez vous y noyer. »

Paul avec le petit couteau que sa mère lui avoit acheté, se mit à couper des joncs. Il les attachoit ensemble et en formoit

des espèces de radeaux sur lesquels il mettoit des fourmis et les poussoit ensuite vers le courant qui les entraînoit. Jenny, toujours assise sur le sable, caressoit sa belle poupée; mais ne voilà-t-il pas que monsieur Paul vient la lui prendre, la place sur un radeau à côté des fourmis, et la fait ainsi flotter sur l'eau, et Jenny de pleurer en la suivant des yeux. Elle crioit si fort, que Paul eut peur que sa mère ne l'entendît; il alla donc reprendre la poupée. Jenny la reçut avec transport; elle l'essuyoit avec son tablier; mais en l'essuyant toutes les couleurs s'effacèrent, et la pauvre petite se remit à pleurer de plus belle. — « Vois-tu? elle est gâtée, méchant, méchant frère,

s'écria-t-elle, et tout en colère, elle jeta sa poupée sur le sable. Paul s'en saisit de nouveau et la replace bientôt sur un autre radeau qui, cette fois, s'éloigna du rivage de manière à ne pouvoir plus l'atteindre, même avec les plus longs roseaux. Jenny se prit à pleurer alors et à crier plus fort que jamais et son petit cœur battoit d'une force terrible. Déja Paul venoit d'entrer dans la rivière pour tâcher d'atteindre le radeau, lorsqu'en ce moment Maria reparut. — « Veux-tu venir ici bien « vite, petit drôle, s'écria-t-elle ! que fais-tu si avant dans la « rivière ? et toi, Jenny, pourquoi pleures-tu ? » — « Ah ! bonne « maman, c'est que Paul m'a pris ma poupée. Vois-tu là-bas,

« tout là-bas? » — «Tranquillise-toi, ma pauvre petite, dit « Maria, et vous, mauvais sujet, approchez: Pourquoi avez-« vous pris la poupée de Jenny, pourquoi l'avez-vous ainsi « gâtée? Allons, donnez-lui tout de suite votre petite char-« rette! » — «Ma charrette qui est si bien peinte, dit tout bas « Paul, avec un gros soupir, et les yeux baissés! Oh oui, bonne « maman, tu le veux, je la lui donne. »

Maria et ses enfants rentrèrent dans le bateau. A peine arrivèrent-ils près de leur cabane, que Paul, courant le premier, aperçut, dans les filets étendus sur de longues perches, un vautour qui s'étoit étranglé dans les mailles, en voulant se dé-

gager. Sous lui, dans l'herbe, étoit un pauvre pigeon qu'il avoit tué. — « Maman, maman, s'écria Paul ! regarde ! » — « Ah ! ah ! « dit Maria, monsieur le voleur, vous voilà pris ! tant mieux, « vous ne tuerez plus nos pauvres pigeons. Remarque bien, Paul, « que le ciel punit tôt ou tard ceux qui abusent de leur force, « pour maltraiter les foibles. Que ceci te serve d'exemple, et « crains qu'il ne t'arrive malheur, si dorénavant tu tourmentes « ta sœur. »

Paul prit en pleurant les deux oiseaux. — « Ah ! bonne « maman, dit-il, sois en bien sûre, je ne veux pas ressembler « au méchant vautour qui tuoit nos pigeons; non, non. Je

« donne volontiers à Jenny ma jolie petite charrette qui est si
« bien peinte, et je ne la tourmenterai plus : non certainement
« je ne veux pas ressembler à ce méchant vautour. »

LES FRÈRES COMPATISSANTS.

Félix, le riche pêcheur, possédoit un étang vaste, profond et poissonneux. Des joncs et des roseaux élevés et touffus formoient autour de lui comme une couronne de verdure.

Hippolyte et Antoine, les deux fils de ce pêcheur, l'avoient depuis quelque temps remplacé dans ses travaux. Déja trois jours de suite, au coucher du soleil, ils avoient plongé leur nasse bien garnie d'appâts, à travers les joncs et la mousse,

LES FRÈRES COMPATISSANTS.

dans la partie la plus poissonneuse de l'étang, et trois fois ils avoient, le matin, retiré leur nasse vide.

Mon frère, dit Hippolyte, ceci ne me paroît pas naturel; nous prenions jusqu'à ce jour beaucoup de poissons, et maintenant pas un seul! Sans doute quelqu'un vient avant nous s'emparer de notre pêche, comme le renard dérobe le gibier dans les lacets du chasseur.

ANTOINE.

Je pense ainsi que toi, mon frère; mais que faire? nous ne connoissons pas le coupable.

HIPPOLYTE.

Nous le connoîtrons bientôt si tu le veux. Ce soir, nous n'avons qu'à plonger notre nasse, comme de coutume; vers minuit, nous nous glisserons doucement dans le bocage voisin, d'où, sans être aperçus, nous pourrons voir ce qui se passe.

ANTOINE.

C'est fort bien imaginé : je suis de ton avis.

Le soir ils plongèrent donc leur nasse à travers les joncs et la mousse, et après avoir retiré leur bateau sur le sable, ils s'en retournèrent à leur cabane.

Vers minuit, ils revinrent doucement se cacher dans le bocage en question : là, se frottant les yeux pour mieux voir, prêtant l'oreille au moindre bruit et s'efforçant de retenir leur respiration, ils attendoient avec impatience que quelqu'un se présentât.

La nuit s'étoit presque écoulée, les étoiles commençoient à pâlir, celle du matin seule brilloit encore du côté de l'orient, lorsqu'André, le pauvre pêcheur, parut sur le rivage. On savoit que sa femme étoit depuis long-temps malade, et que, pour payer une vieille bohémienne qui la soignoit, il avoit dû vendre son bateau, ses filets, enfin tout ce qu'il possédoit au monde,

de manière qu'il ne savoit plus comment faire vivre sa nombreuse famille : ainsi, poussé par le désespoir et la faim, le malheureux venoit dérober ce qui ne lui appartenoit pas.

—Ah ! mon frère, que je plains cet homme ! dit doucement Antoine, il est si misérable, épargnons-le !

—Oui, tu as raison, répondit Hippolyte, il me fait aussi pitié, voyons seulement ce qu'il va faire.

André, sa hotte sur les épaules, promenant des regards craintifs autour de lui, s'approche du bateau, le pousse vers l'étang, et tâche, à force de rames, de le faire avancer, à travers les joncs et les roseaux jusqu'à l'endroit où se trouvoit

la nasse. Mais tout-à-coup le bateau s'engage au milieu d'un amas de plantes aquatiques, et quelques efforts que fît André, il ne put s'en tirer. Les gouttes de sueur couloient de son visage. Accablé de lassitude, il fut obligé de se reposer. En ce moment, sans doute, mille pensées funestes vinrent assiéger son esprit ; car on le vit cacher son front dans ses deux mains. Tout-à-coup il se relève, il redouble d'efforts, mais le malheureux touche d'une de ses rames le fond de l'étang, elle se brise, il perd l'équilibre et tombe hors du bateau qui, dégagé par ce mouvement des obstacles qui l'avoient retenu, s'éloigne rapidement.

Les jeunes gens s'empressent alors de voler à son secours. André se débattoit dans l'eau ; heureusement la rivière n'étoit pas profonde, mais ses pieds se trouvoient pris dans un fond argilleux, et, ses jambes et son corps retenus par des joncs entrelacés, il ne pouvoit plus qu'implorer la miséricorde du ciel. Lorsqu'il aperçut les jeunes pêcheurs courant vers le rivage, quelle fut sa frayeur ! n'étoit-il pas assez puni ? — « N'aie pas « peur, lui dirent les jeunes gens avec bonté : ne crains rien « de nous ; » — et ils lui tendirent une serpe avec laquelle il coupa les joncs qui le retenoient. Ensuite ils lui donnèrent un

bâton sur lequel il s'appuya; ils l'aidèrent enfin à rejoindre le bateau, et, de là, le rivage.

— « Est-il bien vrai que vous me pardonniez, disoit en sou-
« pirant le pauvre André? Ah, prenez pitié de moi, généreux
« enfants, si vous connoissiez ma misère, elle égale ma honte!»

— « Écoute, lui dirent-ils, après l'avoir doucement déposé
« sur le sable, et en achevant de laver ses blessures, si tu nous
« avois toi-même mieux connus, tu nous aurois demandé, et
« volontiers nous t'aurions donné ce que nous allons main-
« tenant te prier d'accepter. » — Ils allèrent retirer leur nasse, revinrent près d'André, et remplirent à l'envi sa hotte de

poissons, tandis que l'expression de sa reconnoissance effaçoit par degré la honte de son front.

— « Dorénavant, ajoutèrent-ils, viens nous aider dans nos « travaux, pauvre homme, et tu ne t'en retourneras jamais les « mains vides.

FIN DES CONTES DE BRONNER.

CHOIX DE CONTES

DE

BERQUIN.

L'ENFANT GOURMAND.

Il y avoit un enfant qui s'appeloit Henri. Son papa et sa maman l'envoyèrent à l'école. Henri étoit un fort joli petit garçon, et il aimoit ses livres bien plus encore que ses joujoux. Il fut un jour le premier de sa classe. Sa maman en fut instruite. Elle y rêva toute la nuit de plaisir; et le lendemain, s'étant levée de bonne heure, elle appela sa cuisinière, et lui dit : « Ma-
« rianne, il faut faire un gâteau pour Henri; puisqu'il a si bien

« récité ses leçons. » Marianne répondit : « Oui, madame, de « tout mon cœur ; » et aussitôt elle se mit à pétrir un gâteau de fleur de farine choisie. Il étoit grand comme un chapeau rabattu. Marianne l'avoit rempli d'amandes, de pistaches, de fleur d'orange, de tranches de citron confit ; elle avoit glacé le dessus avec du sucre, en sorte qu'il étoit blanc et uni comme de la neige. Le gâteau ne fut pas plutôt cuit, que Marianne le porta elle-même à l'école. Lorsque le petit Henri l'aperçut, il sauta autour de lui, en frappant dans ses mains. Il n'eut pas la patience d'attendre qu'on lui donnât un couteau pour le couper ; il se mit à le ronger à belles dents comme un petit chien.

Il en mangea jusqu'à ce que la cloche sonnât l'heure de l'étude; et, lorsque l'heure de l'étude fut finie, il se remit à en manger. Il en mangea encore le soir, jusqu'au moment de se mettre au lit.

Un des camarades de Henri assure qu'en se couchant il mit le gâteau sous son chevet, et qu'il se réveilla plusieurs fois la nuit pour le grignoter. J'ai bien quelque peine à le croire; mais il est très sûr au moins que le lendemain, au point du jour, il recommença de plus belle, et qu'il continua de ce train toute la matinée, jusqu'à ce qu'il ne restât pas une seule miette de tout ce grand gâteau.

L'heure du dîner arrive; Henri n'avoit plus d'appétit; et il voyoit avec jalousie le plaisir que prenoient les autres enfants à faire ce repas. Ce fut bien pis encore à l'heure de la récréation : on venoit lui proposer des parties de boule, de paume, de volant; il n'avoit pas envie de jouer; et ses compagnons jouèrent sans lui, quoiqu'il en crevât de dépit. Il ne pouvoit plus se soutenir sur ses jambes, il s'assit dans un coin d'un air boudeur, et tout le monde disoit : « Je ne sais ce qui est arrivé « à ce pauvre Henri; lui qui étoit si gaillard, qui aimoit tant « à courir et à sauter, voyez comme il est triste, pâle, abattu ! »

Le maître d'école fut lui-même très inquiet en le voyant. Il

eut beau le questionner sur la cause de son mal, Henri ne voulut point l'avouer. Heureusement on découvrit que sa maman lui avoit envoyé un grand gâteau; qu'il s'étoit dépêché de le manger, et que tout le mal venoit de sa gourmandise. On envoya aussitôt chercher le médecin, qui lui fit avaler je ne sais combien de drogues plus amères les unes que les autres.

Le pauvre Henri les trouvoit bien mauvaises; mais il fut obligé de les prendre, de peur de mourir : ce qui lui seroit infailliblement arrivé.

Au bout de quelques jours d'un régime rigoureux, la santé de Henri se rétablit enfin, mais sa maman jura bien qu'elle ne

lui enverroit plus de gâteaux : et ce fut bien fait, car le petit gourmand ne méritoit plus d'en sentir seulement la fumée.

LE PETIT AGNEAU.

La petite Fanchonnette, fille d'un pauvre paysan, étoit assise un matin au bord d'une grande route, tenant sur ses genoux une écuelle de lait, dans lequel elle trempoit, pour son déjeuner, des mouillettes coupées d'un gros morceau de pain noir.

Dans le même temps, il passoit sur le chemin un voiturier, qui portoit dans sa charrette une vingtaine d'agneaux vivants, qu'il alloit vendre au marché. Ces pauvres animaux, entassés les uns sur les autres, les pieds garrottés et la tête pendante,

remplissoient l'air de bêlements plaintifs, qui perçoient le cœur de Fanchonnette. Lorsque le voiturier fut arrivé devant la petite paysanne, il jeta à ses pieds un agneau qu'il portoit en travers sur son épaule. « Tiens, petite, lui dit-il, voilà une « maudite bête qui vient de mourir et de m'appauvrir d'un « écu ; prends-la pour en faire une fricassée. »

Fanchonnette interrompit son déjeuner, posa son écuelle et son pain à terre, ramassa l'agneau, et se mit à le regarder d'un air de pitié. « Mais, dit-elle aussitôt, pourquoi te plaindrais-« je ? aujourd'hui ou demain on t'auroit passé un grand cou-« teau dans le cou, au lieu que tu n'as plus à souffrir. » Tan-

dis qu'elle parloit ainsi, l'agneau, réchauffé par la chaleur de ses bras, ouvrit un peu les yeux, fit un léger mouvement, et poussa un bée languissant, comme s'il crioit après sa mère.

Quelle joie ressentit alors la petite Fanchonnette! Elle enveloppe l'agneau dans son tablier, relève encore par-dessus son cotillon de futaine, et, pour le réchauffer davantage, lui souffle de toute son haleine dans les narines et sur le museau. Elle sent la pauvre bête s'agiter peu à peu. Encouragée par ce premier succès, elle broie quelques miettes entre ses mains, les jette dans l'écuelle; puis les ramassant du bout des doigts, parvient avec assez de peine à les lui faire glisser entre

ses dents. L'agneau, qui ne mouroit que de besoin, fut un peu fortifié par cette nourriture; si bien donc qu'il commença à étendre ses jambes, à secouer sa tête, à frétiller de sa queue, et à redresser ses oreilles. Bientôt il eut la force de se tenir sur ses pieds, puis il alla de lui-même boire dans l'écuelle le déjeuner de Fanchonnette, qui le voyoit faire en souriant. Enfin, un quart d'heure ne s'étoit pas écoulé, qu'il avoit déja fait mille cabrioles. Fanchonnette, ne se sentant plus de joie, le prit entre ses bras, courut à sa cabane, et le présenta à sa mère. Bébé (c'étoit ainsi qu'elle l'appeloit), devint, dès ce moment, l'objet de tous ses soins. Elle partageoit avec lui le peu de pain qu'on

lui donnoit pour ses repas. Elle ne l'auroit pas troqué, lui tout seul, contre le plus beau troupeau du village. Bébé fut si reconnoissant de son amitié, qu'il ne la quittoit jamais d'un seul pas. Il venoit manger dans sa main; il bondissoit autour d'elle, et lorsqu'elle étoit quelquefois obligée de sortir sans lui, il poussoit les bêlements les plus plaintifs. Dieu voulut enfin payer Fanchonnette de sa bonté. Bébé produisit de petits agneaux, qui en produisirent d'autres; en sorte que, peu d'années après, Fanchonnette eut un joli troupeau, qui nourrit de son lait toute sa famille, et lui fournit, avec sa laine, les meilleurs vêtements.

LES BUISSONS.

Dans une riante soirée de mai, M. d'Ogères étoit assis, avec Armand, son fils, sur le penchant d'une colline, d'où il lui faisoit admirer la beauté de la nature. Ils furent distraits de leur douce rêverie par les chants joyeux d'un berger, qui ramenoit son troupeau bêlant de la prairie voisine. Des deux côtés du chemin qu'il suivoit, s'élevoient des buissons d'épine; et aucune brebis ne s'en approchoit sans y laisser quelque dépouille de sa toison.

Armand entra fort en colère : « Voyez-vous, mon papa, s'é-
« cria-t-il, ces buissons qui dérobent leur laine aux brebis ?
« Pourquoi le bon Dieu a-t-il fait naître ces méchants arbustes ?
« Si les pauvres brebis repassent encore par ici, elles y laisse-
« ront le reste de leurs habits. Mais non, je me leverai demain
« à la pointe du jour ; je viendrai avec ma serpette, et *ritz*,
« *ratz*, je jetterai à bas toutes ces broussailles. Vous viendrez
« aussi avec moi, mon papa ; vous porterez votre grand cou-
« teau de chasse. »

— « Tu es bien injuste envers ces buissons ; n'importe, nous
« les détruirons : à demain matin donc, à la pointe du jour. »

Armand, qui se croyoit déja un héros, de la seule idée de détruire de son petit bras ces vilains buissons ravisseurs de la toison des brebis, eut bien du mal à s'endormir. A peine les chants des oiseaux eurent annoncé le retour de l'aurore, qu'il se hâta d'éveiller son papa.

M. d'Ogères, de son côté, peu occupé de la destruction des buissons, mais charmé de trouver l'occasion de montrer à son fils les beautés du jour naissant, ne fut pas moins empressé de sauter de son lit. Ils s'habillèrent donc à la hâte, prirent leurs armes, et se mirent en chemin. Armand alloit devant d'un air

de triomphe, et M. d'Ogères avoit bien de la peine à le suivre. En approchant des buissons, ils virent de tous les côtés de petits oiseaux qui alloient et venoient en voltigeant sur leurs branches.

— « Doucement, dit M. d'Ogères à son fils ; suspendons un moment notre vengeance, de peur de troubler ces innocentes créatures. Examinons d'abord à l'écart ce que les oiseaux cherchent, sur ces buissons, d'un air si affairé. »

Ils s'éloignèrent un peu, et virent que les oiseaux emportoient dans leur bec les flocons de laine que les buissons avoient

accroché la veille aux brebis ; il venoit des troupes de fauvettes, de pinsons, de linottes, de rossignols, qui s'enrichis soient de ce petit butin.

— « Que veut dire cela ? » s'écria Armand tout étonné.

— « Cela veut dire, lui répondit son père, que la Providence « prend soin des moindres créatures, et leur fournit toutes « sortes de moyens pour leur conservation. Tu le vois ; les pau- « vres oiseaux trouvent ici de quoi tapisser l'habitation qu'ils « forment d'avance pour leurs petits. Ils se préparent un lit « bien doux pour eux et pour leur jeune famille. Ainsi cet « honnête buisson, contre lequel tu t'emportois hier si légère-

« ment, demande au riche son superflu pour fournir aux be-
« soins du pauvre. Veux-tu venir à présent le détruire ?

— « Que le ciel nous en préserve, » s'écria Armand.

— « Tu as raison, mon fils, répondit M. d'Ogères ; qu'il fleu-
« risse en paix, puisqu'il fait de ses larcins un usage si géné-
« reux. »

LA PETITE FILLE GROGNON.

Rosalie avoit été, jusqu'à sept ans, la joie de ses parents. Mais ne voilà-t-il pas qu'il lui vint alors un défaut tout-à-fait vilain. Si l'on touchoit par mégarde à quelqu'un de ses joujoux, elle vous regardoit de travers, et murmuroit un quart d'heure entre ses dents. Lui faisoit-on quelque léger reproche, elle se levoit, trépignoit des pieds, renversoit les chaises et les fauteuils. Il est bien vrai qu'elle se repentoit quelquefois de

ses fautes : elle pleuroit même en secret, en se voyant devenue un objet d'aversion pour tout le monde; mais l'habitude l'emportoit bientôt, et son humeur devenoit de jour en jour plus acariâtre.

Un soir (c'étoit la veille du jour de l'an), elle vit sa mère qui passoit dans son appartement, en tenant une corbeille cachée sous sa pelisse. Rosalie vouloit la suivre, mais madame de Fougères lui ordonna de rester. Elle prit à ce sujet la mine la plus grogneuse qu'elle eût jamais eue. Une demi-heure après, sa maman l'appelle. Quelle fut la surprise de Rosalie, en en-

trant dans la chambre, de voir une table toute couverte de beaux joujoux.

— « Approche, Rosalie, lui dit sa mère, et lis sur ce papier « pour qui toutes ces choses sont destinées. »

Rosalie s'approche, et voit au milieu de ces joujoux un billet ouvert qui portoit, en grosses lettres, ces mots : *Pour une aimable petite fille, en récompense de sa douceur* : elle baisse les yeux, et ne dit mot.

— « Eh bien, Rosalie, à qui cela est-il destiné ? »

— « Ce n'est pas à moi, répondit Rosalie ; » et les larmes lui vinrent aux yeux.

« Voici encore un autre billet, reprit madame de Fougères; « vois s'il ne seroit pas question de toi dans celui-ci. »

Rosalie prit le billet, et lut : *Pour une petite fille grognon qui reconnoît ses défauts, et qui, en commençant une nouvelle année, va travailler à s'en corriger.*

—« Oh ! c'est moi, c'est moi, s'écria-t-elle, en se jetant dans les bras de sa mère, et pleurant amèrement.

— « Allons, répliqua madame de Fougères, prends donc « ce qui t'appartient. »

—« Non, ma chère maman, répondit Rosalie, tout cela n'ap-

« partient qu'à la petite fille aimable. Garde-le-moi jusqu'à ce « que je le sois devenue. »

Cette réponse fit beaucoup de plaisir à madame de Fougères. Elle rassembla aussitôt les joujoux, les mit dans une commode, et en présenta la clef à Rosalie, en lui disant : « Tiens, ma fille, « tu ouvriras la commode quand tu jugeras toi-même qu'il en « sera temps. »

Il s'étoit écoulé déjà près de six semaines, sans que Rosalie eût eu le moindre accès d'humeur. Elle se jeta un jour au cou de sa mère, et lui dit d'une voix étouffée : « Ouvrirai-je la com- « mode, maman ? » — « Oui, ma fille, tu le peux maintenant,

« lui répondit madame de Fougères en la serrant tendrement
« dans ses bras. »

Rosalie mérita ainsi ses joujoux, et se fit bientôt aimer de tout le monde par sa douceur.

LES BOUQUETS.

Le petit Gaspard sortit un jour avec Eugène, son voisin, pour aller cueillir des bouquets : ils avoient tous deux à la main leur déjeuner. Il se présenta sur la route une pauvre femme, tenant dans ses bras un enfant qui paroissoit mourir de faim.

— « Ah ! mon cher petit, dit-elle à Gaspard, qui marchoit « le premier ; donnez de grace à mon pauvre enfant un mor- « ceau de votre pain ; il n'a rien mangé depuis hier midi.

— « Oh ! j'ai bien faim moi-même, répondit Gaspard ; » et il continua sa route en croquant son déjeuner.

Que fit Eugène? Il avoit aussi bon appétit que Gaspard; mais en voyant pleurer le petit malheureux, il lui donna son pain; et il reçut, en échange, de la mère, mille et mille bénédictions, que le bon Dieu entendit du haut des cieux.

Ce n'est pas tout: le petit garçon, fortifié par la nourriture qu'il venoit de prendre, se mit à courir devant son bienfaiteur, le mena dans une prairie, et lui aida à cueillir des fleurs. Eugène rentra donc au logis avec un énorme bouquet. Gaspard, au contraire, n'en avoit qu'un, mais si petit qu'il en eut honte: il le jeta donc au pied d'une borne.

Ils sortirent le lendemain encore. Cette fois-là un autre en-

fant fut de la partie : c'étoit le petit Valentin. Après avoir fait quelques pas dans la prairie, Valentin s'aperçut qu'il avoit perdu une boucle de ses souliers, et il pria ses amis de l'aider à la chercher.

Gaspard répondit : « je n'ai pas le temps ; » et il continua de courir. Eugène, au contraire, s'arrêta aussitôt pour obliger son ami. Il marchoit çà et là courbé vers la terre, et tâtonnant dans l'épaisseur de l'herbe. Il eut enfin le bonheur de trouver la boucle.

Les plus belles fleurs que Valentin ramassa, il en fit donc présent au bon petit Eugène, et il n'en donna aucune à celui

qui avoit refusé durement de le secourir. Eugène eut encore ce jour-là un bouquet bien plus beau que Gaspard : aussi s'en retourna-t-il chez lui bien content, et Gaspard bien chagrin.

Le lendemain, ils rencontrèrent encore le petit Valentin. « Mon ami, dit celui-ci à Eugène, je n'ai pas oublié le service « que tu m'as rendu hier ; je t'en aime tant, que je voudrois tou- « jours être avec toi. Mon papa t'aime bien aussi ; il m'a dit de « t'aller chercher ; qu'il nous diroit de jolis contes, et qu'il « joueroit lui-même avec nous. Viens donc, suis-moi dans no- « tre jardin ; il y a d'autres petits camarades qui nous atten- « dent ; nous allons bien nous divertir. »

Eugène, transporté de joie, prit la main de son ami, et le suivit dans son jardin; et Gaspard, il fallut qu'il s'en retournât tristement chez lui : on ne l'avoit pas invité.

Il apprit par-là ce qu'on gagne à être officieux et secourable envers les autres.

LES BONS PETITS ENFANTS.

Un jour que M. Delorme s'amusoit à lire dans un coin du salon, où sa femme et sa fille travailloient en silence, leur petit Julien arrive essoufflé, les yeux troublés de larmes, les cheveux en désordre, son habit jeté en travers sur ses épaules : il tenoit une raquette à la main.

— « Ma petite maman, s'écria-t-il, venez vite chez la pauvre « mère de Christophe et de Frédéric. Ils n'ont rien mangé de « la journée. Frédéric m'a prié de jouer à la balle avec lui, « pour oublier qu'il avoit faim, et ils n'auront à dîner que de-

« main après le marché. Je leur ai offert tout mon argent. Croi-
« riez-vous qu'ils n'ont pas voulu le prendre ? et je leur ai dit :
« Venez avec moi ; aussitôt ils ont répondu que nous les avions
« encore secourus la semaine dernière, et qu'ils n'osoient ve-
« nir si souvent vous importuner, et puis la pauvre mère Mar-
« tin s'est mise à pleurer... mais il ne faut pas que je pleure,
« parceque papa travaille... » (et Julien pleuroit encore plus fort). « Ah ! ma sœur, si tu l'avois vue, tu aurois aussi pleuré,
« je t'assure ! »

Et Julien, en se baissant vers elle, prit un coin de son tablier pour s'essuyer les yeux.

La mère attendrie laissa tomber son ouvrage de ses mains, en regardant son cher Julien; et le père, pour cacher une larme, se couvrit les yeux de son livre.

— « Venez, mes enfants, leur dit la mère, en les pressant « tous deux contre son cœur; allons voir si nous pourrons « soulager ces pauvres malheureux. »

Pendant que Frédéric, Christophe et leur mère éplorée embrassoient les genoux de leur bienfaitrice, Rosine tira doucement son frère par le pan de son habit, et lui dit bas à l'oreille: « Écoute, tu sais bien ce petit gâteau que ma bonne « nous a donné pour notre goûter.—Ah! mon Dieu, s'écria Ju-

« lien (en se retournant tout-à-coup), cela est vrai! tâche « d'amuser ici maman, sans faire semblant de rien. Je cours le « chercher.—Le voilà, reprit Rosine, baisse-toi.»

Et Rosine, soulevant en cachette le chapeau de Frédéric qui s'étoit trouvé par hasard sur la table, fit remarquer à Julien le petit gâteau que sa main légère avoit adroitement glissé par-dessous.

LA PETITE FILLE A MOUSTACHES.

« Veux-tu bien faire ce que je te dis, Placide ? Mais voyez donc « ce petit obstiné ! Allons, monsieur, obéissez quand je vous « l'ordonne. » C'est de ce ton qu'on entendoit, toute la journée, l'altière Camille gourmander son jeune frère.

A l'en croire, il ne faisoit jamais rien que de travers. Les jeux qu'il lui proposoit étoient toujours tristes et ennuyeux ; puis elle les choisissoit elle-même le lendemain, comme les plus amusants. Il falloit que le pauvre Placide, sous peine d'être

vertement tancé, obéît à tous ses caprices, ou bien elle prenoit contre lui ses grands airs et brisoit ses joujoux.

Les parents de Camille avoient essayé plusieurs fois de la corriger de ce défaut. Sa mère sur-tout ne cessoit de lui représenter qu'on ne parvenoit à se faire chérir que par la douceur et par la complaisance; qu'une petite fille qui prétendoit imposer aux autres ses volontés, étoit la plus insupportable créature de l'univers: ces sages leçons étoient inutiles. Déja son frère, aigri par son arrogance, commençoit à ne plus l'aimer, et toutes ses compagnes fuyoient loin d'elle.

Un officier, d'un caractère franc, dînoit un jour chez les

parents de Camille. Il entendit de quel air tyrannique elle traitoit Placide et tous les gens de la maison. Il garda d'abord le silence par politesse; mais enfin excédé de tant d'impertinences : « Si j'avois une petite demoiselle comme la vôtre, dit-« il à Mme Florigny, je sais bien ce que je ferois. »

— Eh! quoi donc, monsieur, lui répondit-elle?

— Je lui donnerois, reprit-il, un habit de soldat; je lui ferois appliquer de grosses moustaches, et j'en ferois un caporal; elle satisferoit alors tout à son aise l'envie qu'elle a de commander. »

Camille demeura confondue; elle rougit et des larmes se

répandirent autour de ses paupières. Dès ce moment, elle sentit les torts de son humeur et résolut de s'en corriger : elle a tenu parole.

LES BOTTES CROTTÉES.

Le jeune Constantin, fier de sa naissance, se donnoit quelquefois les airs de témoigner ouvertement ses mépris à toutes les personnes d'une condition inférieure. Il voyoit l'autre jour un domestique occupé à nettoyer les souliers de son père : « Fi, « lui dit-il en passant, le vilain métier! je ne voudrois pour rien « au monde être décrotteur.—Vous avez raison, reprit Picard, « aussi j'espère bien n'être jamais le vôtre. »

Le temps avoit été fort mauvais toute la semaine ; mais vers

le midi le ciel s'éclaircit, et Constantin obtint de son papa la permission d'aller se promener; mais comme il était tombé, la veille, une pluie affreuse, ses bottes n'avoient pas encore eu le temps de sécher.

Transporté de joie, il descendit précipitamment à la cuisine, en criant d'un ton impérieux: « Picard, je vais sortir, « cours nettoyer mes bottes. Hé bien! m'obéis-tu?» Picard fit semblant de ne pas l'entendre. Constantin eut beau s'emporter contre lui, Picard se contenta de lui répondre d'un grand sang-froid: « Je vous ai déja dit, monsieur, que j'espérois bien « n'être jamais votre décrotteur. »

Constantin s'en alla, tout en colère, vers son papa, lui porter des plaintes de cette désobéissance. M. de Marsan, qui ne pouvoit comprendre pourquoi son domestique faisoit un refus semblable, fit appeler Picard, qui lui raconta ce qui s'étoit passé. M. de Marsan, blâmant alors son fils, lui dit qu'il n'avoit qu'à nettoyer ses bottes de ses propres mains : « Cela vous ap-
« prendra, monsieur, ajouta-t-il, combien il est mal de ravaler
« des services utiles à notre bien-être. Si cet état vous paroît vil,
« vous l'ennoblirez en l'exerçant aujourd'hui pour vous-même. »

Ainsi Constantin fut obligé de rester à la maison, jusqu'à ce que sa fierté se fût enfin abaissée à remplir les conditions qu'on

avoit exigées. Picard reprit, de lui-même, le lendemain ses fonctions ordinaires; et Constantin, après les avoir exercées une fois, ne s'avisa plus de chercher à les avilir.

FIN.

TABLE.

CONTES DU PAPA BRONNER.

Le Papa Bronner. *Introduction.* 1
Le petit Joseph. 9
L'Amour-propre. 14
Le Mensonge. 20
Le Gâteau. 24
Le Vautour. 33
Les Frères compâtissants. 40

CONTES DE BERQUIN.

L'Enfant Gourmand. 51
Le Petit Agneau. 57
Les Buissons. 62
La Petite Fille Grognon. 68
Les Bouquets. 74
Les Bons petits Enfants. 79
La Petite Fille à moustaches. 83
Les Bottes crottées. 87

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ.